Carter Harrison et la ville de Toul
La Croix Rouge Américaine et le complexe hospitalier US à Toul à la fin de la Grande Guerre

par Michel GILBERT

On a, bien sûr, beaucoup écrit à propos de la Grande Guerre, encore tout récemment à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de la fin du premier des deux plus sanglants conflits qu'ait connus l'humanité. Force est de constater, cependant, que l'intervention militaire américaine passe bien souvent inaperçue. Nous souvenons-nous qu'il y avait en France, à la fin de 1918, plus de deux millions de soldats du Nouveau Monde [1] et que plus de 53 000 d'entre eux tombèrent sur le sol de France [2] ? Nous avons voulu rappeler, aux Toulois, l'importance qu'eut leur ville dans le dispositif américain et le fait que son nom, pendant trois ans, a été sur les lèvres de tous les soldats, de leurs familles et dans tous les journaux d'Outre-Atlantique. Au-delà des opérations militaires, il nous a semblé intéressant de retracer un aspect méconnu, voire inconnu, de cette présence américaine dans notre ville, celle de la Croix Rouge Américaine, à travers l'expérience d'un témoin oculaire, Carter Henry Harrison Junior.

Pour nous, passionnés d'histoire locale, un tel témoignage est des plus précieux, puisque, à la dimension historique, vient s'ajouter la vision qu'un Américain, et pas n'importe lequel, eut de Toul et de ses habitants pendant la Grande Guerre. Si le nom de Toul est toujours mentionné, aux Etats-Unis, dans les ouvrages sur la guerre, les témoignages de militaires américains y ayant séjourné sont en revanche très rares. Les souvenirs de Carter Harrison [3] ont le mérite de faire revivre, à travers l'oeuvre des volontaires de la Croix Rouge Américaine, le vaste complexe hospitalier de Toul qui ne comportait pas moins de douze hôpitaux. Se souvient-on aujourd'hui que, pendant l'année 1918, un peu moins de vingt mille officiers et soldats américains, personnels médicaux, blessés et convalescents, personnels des oeuvres caritatives américaines (Croix Rouge, *Y.M.C.A.* [4], *Knight of Columbus* [5], *Salvation*

1. D'aucuns disent qu'il y avait plus d'Américains dans les nombreux camps de Haute-Marne que d'habitants dans tout le département...

2. Les chiffres des pertes varient toujours selon les sources. Il est généralement admis que 53 400 Américains furent tués au combat et 63 115 décédèrent d'autres causes (accidents, maladies et blessures). Les blessés furent environ 205 000. Les deux grands cimetières militaires américains de la Première Guerre Mondiale situés en Lorraine sont ceux de Romagne-Montfaucon (Meuse) et Thiaucourt (Meurthe-et-Moselle) renfermant respectivement 14 246 tombes (à l'origine 25 000) et 4 153 tombes.

3. With the American Red Cross in France, 1918-1919. Carter Harrison. Seymour Pub, Chicago 1947. 341 pages.

4. L'abréviation signifie *Young Men's Catholic Association* (Association des jeunes gens de confession catholique). Carter Harrison entretient de très mauvaises relations à Toul avec cette organisation. Certains de ses représentants et dirigeants sont réputés être jaloux et de mauvaise foi. Il va même très loin en parlant de vol. Pour plus d'informations sur cette organisation pendant la guerre, on pourra se reporter à l'ouvrage Service with the Fighting Men - Assoc. Press, New York. 1922.

Courriers à en-tête des principales organisations américaines de bienfaisance
De haut en bas : Chevaliers de Colomb (lettre envoyée de Toul en février 1919), Y.M.C.A et Croix Rouge *(Collection de l'auteur).*

Army [6]), personnels du *Service of Supply* [7] affectés à l'usine de réfrigération [8], aux voies ferrées, à la réparation des matériels, "occupaient" le Toulois ?

Le 6 avril 1917, les Etats-Unis déclarent la guerre aux empires centraux. En juin 1917, Pershing [9] et l'état-major français s'accordent sur la portion du front que l'armée américaine se verra confiée, sitôt son instruction réalisée. Il s'agit d'une partie de la Lorraine constituant *un secteur ne comportant que des opérations frontales face à un objectif tangible, d'un intérêt militaire incontestable* [10].

Carte du front de Lorraine à l'arrivée des Américains *(My Experiences of the World War).*

Il apparaît ainsi que la zone, s'étendant entre la Meuse et les Vosges, correspond à ces caractéristiques et que la première opération américaine d'envergure pourrait bien être la réduction du saillant de Saint-Mihiel [11]. La première unité américaine débarquée en France, la 1ère Division d'Infanterie, accomplit son instruction dans le *Toul Sector*, en réalité l'extrême sud-ouest du département de la Meuse (Gondrecourt-le-Château). L'appellation *Toul Sector* déborde, en fait, les limites géographiques du Toulois que nous connaissons, pour désigner, de façon plus large, la zone englobant Toul, au nord comme au sud, et s'étendant de Saint-Mihiel jusqu'au Lunévillois.

La presse touloise, couvrant la période 1917-18, est malheureusement plutôt muette quant à cette présence américaine dans les environs, censure oblige. C'est tout juste si sont publiés des communiqués de l'armée US. L'un des premiers paraît dans le numéro du 19 mai 1918 de *L'Avenir Toulois* : *"on ne signale aujourd'hui que des reconnaissances. Activité de l'artillerie intermittente au nord de Toul* [...] ". Cependant, le même journal nous apprend que des volontaires (civils) de la Croix Rouge Américaine sont déjà présents dans la région depuis l'été 1917. Ainsi lit-on, dans le numéro du 5 août 1917, que la caserne du Luxembourg a été mise à la disposition du préfet, par l'autorité militaire, pour être transformée en asile de réfugiés et, plus particulièrement, pour y accueillir des enfants jusque là abrités dans la caserne La Marche. Le nouvel asile est alors dirigé par deux médecins américains MacCormick et Parmentier, secondés par une équipe d'infirmières volontaires récemment arrivées en France. Dans un article du 6 janvier 1918, *L'Avenir Toulois* fait

5. *Knights of Columbus* (Chevaliers de Colomb), oeuvre de bienfaisance fondée en 1882, dans l'Etat de New York, par le père Michael J. McGivney de la paroisse Saint Mary. *"Ne gardez pas la Foi, répandez-la !"*, telle est la devise de cette organisation qui prend très au sérieux les concepts de fraternité, camaraderie et philanthropie. Des représentants des Chevaliers de Colomb sont installés à Toul. Une photo du livre de Carter Harrison montre que l'insigne de cette association a été peint, en grand, sur le mur d'enceinte du collège Amiral de Rigny.
6. L'Armée du Salut.
7. Le *Service of Supply* désigne le service des approvisionnements.
8. Des informations sur cette installation particulière seront les bienvenues. Il semble qu'un lieutenant Jackson du Génie en assura la direction, tout comme des installations électriques et au gaz du complexe de Toul.
9. Le général John Joseph Pershing (1860-1949) est rappelé du Mexique pour se voir confier, en 1917, le commandement du Corps Expéditionnaire américain en Europe *(American Expeditionary Force - AEF)*. Pour la durée de la guerre, il installe son quartier général à Chaumont (Haute-Marne).
10. André Kaspi in Les Américains en Meuse 1917-1918, page 23. Université de Nancy II. Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc, 1988.
11. Le saillant de Saint-Mihiel fut effectivement réduit lors de la grande offensive du 12 septembre 1918. Elle fut réalisée par la 1ère armée US, avec l'appui de divisions françaises, notamment coloniales.

Carter Harrison en 1897
(photo H. Bryon, The Stormy Years).

taire terrien qui fut, par quatre fois également, maire de Chicago [13]. Dès les premières semaines de la déclaration de guerre aux puissances centrales par le Congrès américain, spécialement réuni par le président Wilson, Harrison propose ses services au gouvernement. Il caresse l'espoir d'une affectation en France, non loin du front, où l'on ne manquerait pas de faire appel à ses talents de gestionnaire. Malgré ses indéniables qualités, sa requête ne semble pas aboutir. On le juge, en effet, trop vieux et on lui prête même des arrière-pensées politiques [14]. Mais il persiste et n'hésite pas à se rendre à neuf reprises, à Washington, à s'entretenir maintes fois avec le *Secretary of State* [15], les ministères de la Guerre, de la Marine, même du Trésor, les membres du Conseil de la Défense, ainsi qu'avec le secrétaire particulier de Wilson. Après quatorze mois d'efforts, les premières propositions lui sont faites. Il les juge, cependant, peu sérieuses voire ridicules [16] car elles l'éloigneraient trop du coeur de l'action. Il n'espère raisonnablement pas se battre, étant donné son âge avancé, mais au moins il sait qu'il peut servir ses compatriotes placés en première ligne. On ne cesse de le décourager, lorsque, presque accidentellement, il propose ses services à la Croix Rouge Américaine [17] qui accepte. Il ne lui en faut pas plus pour partir, presque aussitôt, pour l'Europe.

Dès son arrivée à Paris, on lui signifie son affectation au quartier général de l'A.R.C., installé à l'Hôtel Regina à Paris. Harrison proteste énergiquement, si bien qu'il obtient rapidement une affectation plus conforme, semble-t-il, à ses désirs. Il sera en charge d'organiser les services de l'A.R.C. dans le vaste complexe hospitalier autour de Bordeaux, d'une capacité de 42 000 lits. Harrison proteste à nouveau: Bordeaux n'est pas sur la ligne de front ! Quatre jours plus tard il obtient son affectation définitive pour le *Hospital Center* de Toul, d'une capacité de 22 000 lits.

13. Carter Henry Harrison (le père), né dans le Kentucky le 15 février 1825, fut le 24ème maire de Chicago. Il passa quatre *terms* de deux ans chacun à la mairie. Il fut assassiné au tout début de son cinquième mandat, le 8 octobre 1893, pendant une visite à l'Exposition Universelle de Chicago, célébrant les 400 ans de la découverte de l'Amérique (World's Columbian Exposition). Il épousa en secondes noces sa cousine Sophonisba Grayson Preston, fille de William Preston et Hebe Carter Grayson, et dont la particularité était d'être une decendante directe de la légendaire princesse indienne Pocahontas (1595-1617). Fille du chef Powatan des Algonquins, elle sauva la troupe du capitaine Smith d'une mort certaine lors du premier hiver passé par la colonie anglaise de Jamestown, dans l'actuelle Virginie. Un site internet fait aujourd'hui le point sur la généalogie de la famille Harrison. En voici l'adresse: http://ddi.digital.net/~milancie/Harrison.html

14. Certains voyaient, dans ces insistantes requêtes, une démarche purement électorale et démagogique, orchestrée en prévision des élections municipales de Chicago pour le printemps 1919. Carter Harrison a toujours assuré du contraire.

15. Le Secrétaire d'Etat américain peut être considéré comme l'équivalent du Ministre français des Affaires Etrangères. Le Secrétaire d'Etat de l'époque était Robert Lansing (1864-1928). Le Ministre de la Guerre ou plus exactement Secretary of War était le très fameux Newton D. Baker (1871-1937).

16. Il lui est, entre autres, proposé: le poste d'Ambassadeur au Japon, le poste de Directeur de l'Information à l'Ambassade d'Argentine avec pour mission de resserrer les liens entre les deux pays en développant le commerce bilatéral et surtout en contrecarrant la virulente propagande allemande. Carter considère comme risible le projet qui vise à lui confier la direction d'une agence gouvernementale chargée notamment de déceler les fraudes fiscales.

17. Il est en visite au siège de l'A.R.C. à Washington lorsqu'il y rencontre le directeur, George E. Scott. Harrison est néanmoins obligé de spécifier que sa nouvelle charge ne prendrait fin qu'un mois après les élections municipales de Chicago.

Arrivée à Toul et impressions

À Toul, de gauche à droite : Cne. Carter Harrison, Cdt. Clifton Williamson et Col. G. Thomson de la 28me Division d'Infanterie

(With the American Red Cross)

Le 23 octobre 1918, Harrison quitte la Gare de l'Est pour Chaumont, Grand Quartier général du Corps Expéditionnaire Américain. De là, il se rend à Neufchâteau, quartier général de l'A.R.C. pour la zone de Toul, où il passe la nuit.

L'arrivée dans l'antique cité des Leuques a lieu le 25 octobre. Il pleut à verse et un épais brouillard masque ce que Harrison allait plus tard décrire comme: *"un des plus beaux paysages que je n'avais encore jamais vu et que j'allais tant aimer* [18]". Il est, tout d'abord, étonné par la physionomie des villages traversés. Il n'a encore jamais vu de villages lorrains, avec ces maisons à deux étages, aux toits couverts de tuiles rouges, bordant la grande rue principale. Mais, surtout, comme d'ailleurs tous ses compatriotes, du simple soldat au général Pershing lui-même, il est frappé par la pratique de l'usoir. Il n'émet aucun jugement particulier sur ce point, alors que l'on sait que les maires des communes lorraines ont dû persuader leurs administrés, à la demande des autorités militaires américaines et françaises, de ne plus stocker le fumier dans la rue [19]. Il est également frappé par le profond silence et la tranquillité de ces villages ainsi que la présence de si nombreuses vieilles personnes, femmes et enfants. Il est vrai que tous les hommes en âge de porter les armes sont au front ou au camp d'instruction.

Son automobile passe à proximité de plusieurs aérodromes militaires. Quoi de plus normal, Toul, à la fin de la guerre, est devenue le principal centre de la jeune aviation américaine. Cet aspect particulier de la présence américaine vaudrait, à lui seul, la rédaction d'un long et passionnant article.

Les témoignages américains sur Toul et ses environs sont rares. Carter Harrison nous donne son sentiment au détour de deux ou trois paragraphes de ses mémoires. La toute première impression est négative. Il dépeint, en effet, cette petite ville sans prétention, *"aux demeures insignifiantes, aux rues tortueuses, sales et mal pavées* [20]", comme dégageant grisaille et tristesse. Et pourtant, il lui semble, très vite, que la cité touloise possède un charme certain et qu'elle cache une âme que ne peut lui dissimuler la triste saison. Ce que la ville semble perdre en architecture, elle le compense, largement, par la richesse de ses habitants et de son passé. Il évoque, à maintes reprises, l'histoire séculaire de Toul et de ses imposantes murailles. Il écrit, d'ailleurs, ressentir d'étranges présences lorsqu'il longe les fortifications ou déambule dans les rues à la tombée du jour. Le vent de l'histoire lui procure alors des frissons. Il finit par aimer ces rues dont les noms l'amusent et dont l'origine, probablement moyenâgeuse, stimule sa curiosité: *rue Qui-Qu'En-Grogne, rue des Quatre Fils Aymon, rue Corne de Cerf...*

18. With the American Red Cross in France, 1918-1919., page 30.
19. Les premières troupes américaines (1ère Division d'Infanterie), arrivées en juillet 1917, sont cantonnées dans la Meuse, entre Ligny-en-Barrois et Gondrecourt-le-Château (l'artillerie est envoyée au Valdahon). Le manque de baraquements oblige les bataillons à être logés chez l'habitant. Moyennant sa signature sur le bon de logement (*Billet* en anglais) et la perception d'une somme d'argent, l'habitant cède sa grange, son grenier ou ses pièces d'habitation vides à l'armée américaine. Mais bien vite, en juillet-août 1917, les soldats sont fortement incommodés par les fortes odeurs de fumier provenant de l'usoir jouxtant les granges. Pershing craint que ne se développent ainsi des épidémies et demande à l'autorité militaire française de "régler le problème".
20. With the American Red Cross in France, 1918-1919., page 41.

Il garde une place particulière pour certains édifices comme l'église Saint-Gengoult et la cathédrale Saint-Etienne. Cette dernière exerce sur lui une véritable fascination. Il parle, ainsi, de charme unique et de beauté reposante, tout en déplorant le vandalisme révolutionnaire. Il rappelle le côté magique que dégageaient le cloître et la cathédrale au clair de lune. Un soir de février 1919, il rendit une visite nocturne au cloître. Contre quelques francs, en effet, le sacristain laissa l'une des portes ouverte. Il se sentit alors emporté par la vision irréelle et magique des tours de la cathédrale illuminées par la pâle lueur de l'astre qu'encadraient les arcs du cloître. L'immense structure grise aux reflets argentés semblait flotter dans l'air. Il put ainsi détailler à loisir et s'émerveiller devant les sculptures flamboyantes et les gargouilles. Cette visite se termina de façon brutale, lorsqu'un prêtre courroucé le surprit et le reconduisit, manu-militari, à la porte du lieu, sans accepter aucune explication, ni exprimer aucune compassion pour l'uniforme américain ni le brassard de la Croix Rouge. Carter Harrisson signale que l'une des flèches de la cathédrale, tout comme celle de l'église Saint-Gengoult, sert d'antenne de poste de télécommunication sans fil. La seconde flèche est utilisée comme poste d'observation.

Il porte, tout de même, un certain nombre de critiques, en particulier sur la voirie municipale touloise. En effet, par nuit noire, il fallait faire très attention à ne pas se tordre les chevilles en dégringolant des trottoirs et se rompre le cou. Ceux-ci n'étaient, en général, pas plus larges que de six pieds et se rétrécissaient brusquement à pas plus de deux pieds. Combien de soldats furent victimes de ces traîtres trottoirs ? Il valait donc mieux suivre la chaussée, mais elle aussi était en piteux état. Depuis quatre ans, des milliers de camions, chargés de troupes ou de matériels, tracteurs, chariots, convois d'artillerie en transit, abîmaient les pavés. La chaussée était ainsi devenue une succession de creux et de bosses, rendant toute promenade nocturne fort aventureuse sinon dangereuse.

Les environs de Toul exercent aussi un profond effet sur lui. Il est en présence d'un pays magnifique qui a le don de lui inspirer une grande sérénité et dont la profonde tranquillité ne peut même pas être brisée par le canon que l'on entend tonner au loin. Il aime, durant le printemps 1919, contempler les côtes de Moselle et les maisons accrochées aux pentes. Il lui arrive, fréquemment, d'arrêter sa voiture, non loin de petits villages, pour écouter les cloches alors que s'achève la journée. Il décrit même le joyeux carillon des cloches de Toul qui sonne tous les quarts d'heure. Mais, dans cette ville de garnison, il est une autre musique, militaire bien sûr, celle du clairon. Harrison nous apprend qu'il est français à la porte de Metz, américain à l'Arsenal, et que tous deux sonnent en même temps...

La famille Klein

A son arrivée à Toul, Carter Harrison doit partager une chambre avec un officier du service de santé dans un coin lugubre et crasseux du Base Hospital 78 (caserne Bautzen). Il est très peu satisfait du sort qui lui est réservé. Il se met donc en quête d'un lieu plus agréable et hors de toute enceinte militaire. Au bout de quelques jours, il se voit remettre son Billet par le major de zone américain (Town Officer) pour un logement au premier étage d'une maison, située à l'arrière de la demeure de la famille Klein. Cette demeure cossue de

La famille Klein au grand complet
(With the American Red Cross).

trois niveaux est sise au numéro 15 de la rue Gouvion Saint-Cyr [21]. Elle se distingue par la partie haute de l'encadrement de la porte représentant un arc trilobé inscrit dans un arc en ogive. Le rez-de-chaussée et le premier étage sont occupés par la famille Klein [22]. L'arrière de l'habitation donne sur un grand jardin contenant un puits, un potager, ainsi qu'une douzaine d'arbres fruitiers. Au fond du jardin, se trouve la maison où allait loger, pendant cinq mois, l'ancien maire de Chicago. Le rez-de-chaussée consiste, en réalité, en l'échoppe et l'atelier de tonnelier, métier qu'avait exercé le père Klein avant la retraite. Pour un loyer journalier de deux francs, l'invité américain dispose de trois pièces, de la literie, de serviettes fraîches et le nettoyage est assuré tous les jours. Le nouvel arrivant est particulièrement émerveillé par le grand poêle en faïence de sa chambre. Vers la fin de la guerre, la maison Klein échappe de peu à la destruction, puisqu'une bombe, lâchée d'un aviatik allemand, détruit plusieurs habitations situées à 200 mètres, tuant dix personnes.

Le couple Klein et trois des soeurs [23] du patriarche avaient quitté l'Alsace au lendemain de la défaite des armées impériales et s'étaient installés à Toul. Le père Klein avait alors repris son activité de tonnelier. Tout le monde travaille à la maison, sauf le père, retraité. Ceci frappe beaucoup Carter Harrison. La mère tient la comptabilité et s'occupe des achats. Les filles ont aussi leurs tâches : Marie entretient la maison, Marguerite s'occupe de la salle-à-manger et du service. Quant à tante Elise, soeur du père Klein, la cuisine est son royaume et Harrison, bon mangeur, la vénère. Il se rappellera très longtemps du ris de veau aux champignons et des rognons sautés de tante Elise. À son tour, il initie les Klein à la tradition du *Thanksgiving* [24]. Mais quelle déception de n'avoir pu débusquer la fameuse dinde, si rare en ces temps de guerre en Meurthe-et-Moselle. Tante Elise ose la remplacer par une oie fourrée aux châtaignes. La déception est vite oubliée et quel régal ce fut !

C'est au dernier étage de cette vaste demeure que Harrison, avec la bénédiction du père Klein, décide d'installer le mess de la Croix Rouge. Harrison et ses adjoints ravitaillent la cuisine Klein en sucre, beurre, oeufs, fruits séchés, confitures anglaises ou australiennes, jambon, farine et autres denrées provenant des économats américains [25]. De son côté, la mère Klein obtient beurre, oeufs, lard et vrai café. Un petit déjeuner *à la française* coûte alors deux francs et se compose de café, pain, beurre et confiture. La version américaine vaut un peu plus cher, car plus complexe. Au café s'ajoutent en effet du bacon, des oeufs sur le plat ou en omelette. Les repas de midi et du soir sont, somme toute, plutôt copieux pour les temps de guerre. Pour six francs, les hôtes de midi se voient servir des sardines, des saucisses, de la viande ou encore du saumon en hors-d'oeuvre. Suivent ensuite la viande et son accompagnement de légumes, de la salade, de la compote et enfin une demi-tasse de café. Le soir, pour le même prix, sont servis une soupe, une viande et légumes, de la salade, du fromage, un dessert et le sempiternel café. Le vin rouge, versé en abondance, est léger et provient de la vigne familiale (Côte Saint-Michel).

On est en droit de s'étonner de la surprenante diversité et abondance des aliments et mets servis à la table des Klein. Il faut bien admettre que la famille possédait quelques moyens financiers, tout comme les officiers

21. Cette demeure figure sur plusieurs cartes postales anciennes dont certaines sont représentées dans les très bons ouvrages de Gérard Howald. Ainsi peut-on l'apercevoir à la page 45 du livre *Toul et le Toulois en Cartes Postales* (Ed. Pierron, 1980) et à la page 28 de *Toul - Mémoire en Images* (Ed. Alan Sutton, 1998). La maison du tonnelier Klein jouxte celle des établissements Michel, négociant en vins du Toulois.

22. L'auteur fait appel aux éventuels souvenirs des lecteurs et de leurs familles afin d'obtenir des informations quant à ce qu'il advint de la famille Klein.

23. Une soeur et un frère possédaient un café et hôtel non loin de la gare. L'affaire périclita et le frère émigra aux Etats-Unis, à Peoria, Illinois, à environ deux heures de route à l'est de Chicago. Une autre soeur, tante Elise, demeura avec le couple Klein. Elle décéda en 1936, tout comme madame Klein. Le père, quant à lui, s'éteignit en 1944. Les deux fils, Pierre et Jean, servaient dans l'artillerie et furent chanceux de revenir tous les deux de la guerre. Pierre, blessé, fut fait prisonnier dès le 16 août 1914.

24. Il s'agissait, à l'origine, d'une coutume indienne, reprise par les colons du Mayflower qui, par cette action de grâce, remercièrent dieu pour l'excellence de leurs toutes premières récoltes. Cette tradition fut ensuite popularisée pour devenir partie intégrante du folklore américain.

25. Les économats américains *(US Commissary)* étaient situés dans une caserne proche de la place de la République.

américains qui se faisaient un plaisir d'améliorer, sans cesse, un ordinaire déjà très varié. Il semble intéressant, ici, d'ouvrir une parenthèse en rappelant que les Américains, en particulier les officiers, étaient dotés d'un fort pouvoir d'achat. Que l'on se rende compte, un simple soldat américain percevait presque autant qu'un sous-lieutenant français. L'arrivée des Américains en France est, ainsi, une véritable manne pour les commerçants et n'aura de cesse d'attiser les convoitises. Toul n'est pas en reste. Ainsi peut-on lire dans les pages de l'édition du 1er juin 1918 de L'Avenir Toulois l'édifiant encart publicitaire qui suit:

VOTRE INTÉRÊT

Pour vendre plus, surtout aux Américains, je puis vous aider. Je connais bien leur langue et leurs goûts. Ma publicité spéciale (affiches, étiquettes, etc, en anglais) vous fera vendre plus.

Chas. PYET, Conseil en Publicité
3, rue d'Inglemur - Imprimerie Moderne.
(Imprimerie du journal)

On peut également lire, dans l'édition du 10 août 1918, un avis de l'autorité militaire, communiqué aux maires de la région, faisant état des plaintes des soldats américains (et des habitants peu fortunés) relatives aux prix excessifs pratiqués par certains commerçants et restaurateurs de la ville [26]. Carter Harrison ne s'attarde guère sur cet aspect particulier de la présence américaine à Toul. Il condamne, cependant, à plusieurs reprises et sans ménagement aucun, l'affairisme exacerbé de certains de ses compatriotes envers leurs semblables.

26. Le thème de la flambée des prix, occasionnée par l'arrivée des Américains dans la Meuse voisine, a été étudié par le Professeur agrégé Gérard Canini dans Les Américains en Meuse 1917-1918. Université de Nancy II, Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc, 1988, pages 80 à 84. Toujours sur le même thème, on pourra également consulter les pages 101 à 106 du remarquable ouvrage du professeur Yves-Henri Nouailhat, Les Américains à Nantes et Saint-Nazaire, 1917-1919. Les Belles Lettres, Annales Littéraires de l'Université de Nantes, 1972, 247 pages.

La Croix-Rouge Américaine et la mission de Carter Harrison

En 1916, la guerre pointant à l'horizon d'un avenir de plus en plus certain, Wilson et le comité américain de la Croix Rouge, décident de joindre leurs efforts afin de sensibiliser l'opinion à ce que devront être ses devoirs patriotiques en cas de conflit. L'un des plus importants de ceux-ci est sa contribution à l'effort de l'A.R.C. Ce phénomène n'est pas nouveau puisque Wilson ne fait qu'emboîter le pas aux Allemands et surtout aux Japonais qui, depuis la fin du XIXme siècle ont su faire accompagner, avec succès, la "militarisation" de la Croix Rouge sur le terrain (secours aux blessés) avec la confusion des notions de patrie et de Croix Rouge. Contribuer à l'oeuvre du comité américain de la Croix Rouge devient ainsi synonyme de servir la patrie. Le soldat au front effectue son devoir et le civil en fait tout autant en offrant son temps et son argent [27].

Il convient de signaler que l'action générale de l'A.R.C. ne concerne pas uniquement les services et soins dispensés aux personnels militaires américains. En effet, dans les tout premiers mois de l'engagement

27. Pour en savoir plus sur la militarisation de la Croix Rouge, son rôle dans l'histoire (parfois ambigu et controversé) et la complexité des relations entre comité international et comités nationaux, il conviendra de se reporter à l'excellent ouvrage de John F. Hutchinson : Champions of Charity, War and the Rise of the Red Cross (Les Champions de la Charité, Guerre et montée en puissance de la Croix Rouge), Westview Press, Boulder, CO.,1996, 448 pages.

américain aux côtés des Alliés [28], la présence des soldats de l'Oncle Sam est encore symbolique, et l'entraînement aux méthodes de la guerre européenne risque d'être encore long avant qu'ils gagnent le front. La France tient, mais combien de temps encore? Pershing décide alors d'utiliser la Croix Rouge Américaine pour marquer l'esprit du peuple français, en attendant l'arrivée croissante des troupes et du matériel. Dans un télégramme du 23 juin 1917 au ministre de la Guerre à Washington, il déclare: *"Je viens de rencontrer, à plusieurs reprises, les dirigeants de la Croix Rouge afin qu'ils coordonnent leurs actions avec celles des armées américaine et française, ainsi que de la population civile. L'aide à apporter aux deux dernières doit être particulièrement importante. Cette aide doit être dispensée dès le début de l'hiver, elle aura, ainsi, un énorme impact sur le moral de toute l'armée française"* [29].

L'impact sur la population et l'armée française est indéniable, mais il l'est aussi chez les soldats américains eux-mêmes. N'oublions pas que, pour la première fois depuis la création des Etats-Unis d'Amérique, des centaines de milliers de jeunes Américains vont se battre sur le sol européen, si loin de leur pays et de leur famille, que seule, l'A.R.C., semble pouvoir remplacer. En matière de confort du soldat, l'armée se charge de dispenser l'essentiel, mais il y a bien d'autres choses qu'elle ne peut leur fournir, en tout premier lieu le réconfort moral. Les familles comptent alors naturellement sur la Croix Rouge, organisme de bienfaisance par excellence, afin qu'elle contribue au bien-être moral et physique des leurs servant sous l'uniforme. Les familles apportent leur soutien, sous forme de contributions financières, à l'A.R.C. dont celle-ci dispose librement.

Carter Harrison se voit confier la direction de toutes les activités relevant de la compétence de la Croix Rouge Américaine, dans tous les hôpitaux militaires américains de Toul, regroupés sous la dénomination de *Justice Group* (ce terme tire son nom du quartier de la Justice situé à l'ouest de la ville), plus quatre autres dits indépendants. Il doit interroger les différents types de personnels de la Croix Rouge, les infirmières-en-chef, les diététiciens, et même les médecins, afin de faire le point sur les besoins des malades et convalescents en matière alimentaire, vestimentaire, de fournitures diverses et de confort. Bien que cela ne soit pas son point le plus fort, il doit savoir faire preuve de diplomatie puisqu'il traite avec des chefs de corps qui n'aiment pas toujours compter avec les très encombrants personnels de l'A.R.C. Afin de pouvoir rendre visite, à chacun d'entre eux, au moins quatre fois par semaine, une camionnette Ford, sans pare-brise, et un chauffeur, sont mis à sa disposition. Carter compare ironiquement le véhicule, ouvert aux quatre vents, aux chariots des premiers pionniers de la conquête de l'Ouest. Pour éviter les pieds gelés pendant l'hiver, le chauffeur est obligé d'arracher une partie du plancher afin de dégager le tuyau d'échappement, fournissant ainsi une providentielle source de chaleur aux deux malheureux occupants. Ah, l'hiver 1918-1919! Harrison ne cesse pas de s'en plaindre : il fait froid et brouillard, il vente, il pleut continuellement et quand, par miracle, la pluie cesse, il se met à neiger. On lui assure, pourtant, qu'il est exceptionnel cette année mais il n'en croit rien. Il

Carter Harrison à bord de sa vieille camionnette Ford *(With the American Red Cross).*

28. Le président Wilson (1856-1921) ne considère pas les Etats-Unis comme un allié de l'Entente mais comme un associé. La différence est subtile et signifie que les Etats-Unis -en réalité l'idéaliste Wilson - ne poursuivent pas de buts de guerre analogues à ceux des Franco-Britanniques. Son objectif n'est que le triomphe de la Démocratie et du Droit dont la pérennité ne pourra être obtenue qu'en fondant un ordre politique nouveau, basé sur une diplomatie ouverte et non plus secrète.

29. J. J. Pershing, My Experience of War, tome 1, page 73.

va même jusqu'à recenser les jours ou demi-journées de rare clarté. Il n'en compte qu'une dizaine entre la toute fin novembre 1918 et le début février 1919. Il résume ainsi son hiver passé à Toul: *"...c'était la pluie, encore la pluie et toujours la pluie "*.

Les bureaux de la Croix Rouge US devaient être, en théorie, installés au 3, rue Pierre Hardie. Très vite, cependant, Harrison choisit de les transférer dans les entrepôts destinés à recevoir les fournitures qui seront distribuées aux patients et personnels des hôpitaux de Toul. Ces entrepôts sont situés en dehors de la ville, dans le faubourg Saint-Mansuy.

L'entrepôt de la Croix Rouge *(photo US Signal Corps, With the American Red Cross in France).*

Il s'agit d'un local mal ventilé d'environ six mètres sur huit, comportant une porte et deux fenêtres, muni d'un placard et équipé d'un poêle. Ces bureaux, de taille somme toute très modeste, devaient pouvoir héberger huit personnes. Le local est d'abord placé sous la direction du capitaine Edward A. Kiernan, puis du lieutenant David E. Tyler. Cinq autres officiers dont Harrison, le lieutenant Harry L. Strong et les capitaines Ernest F. Pope et James E. Grant, respectivement en charge de la gestion des fournitures médicales et chirurgicales, occupent également les locaux.

Près de l'une des fenêtres, se tient un meuble sur lequel est posée la machine à écrire de l'assistante administrative mise à la disposition de Carter Harrison, miss Florence D. French, de Council Bluffs (Iowa). Personne très organisée, elle est chargée de répondre au téléphone, de gérer la correspondance, de classer les archives et accueille, avec le même sourire, colonels et simples soldats.

À l'extérieur sont parqués les véhicules (trois camions, six voitures, et une demi-douzaine de camionnettes) relevant de la responsabilité du lieutenant Strong.

À l'arrière du bâtiment, sont déployées des tentes Besseneau, destinées à abriter des piles de pyjamas, draps, couvertures, pull-overs, chaussettes et sous-vêtements ainsi qu'un certain nombre de matelas.

Quatre civils français aident à la manutention. Harrison cite les noms de trois d'entre eux : Richert, Lelièvre et Millet (ce dernier est âgé de plus de soixante-dix ans). Les deux premiers ont pour tâche le chargement et la livraison du bois de chauffage aux hôpitaux et à Carter Harrison pour son propre domicile. Ce bois, coupé par l'armée américaine, provient en grande partie des bois des alentours.

Les activités de la Croix-Rouge à Toul

Il convient de différencier les personnels volontaires de la Croix Rouge américaine, éléments civils incorporés à aucune unité en particulier, d'avec les personnels infirmiers, arborant également la croix rouge, mais relevant d'un statut militaire, de par leur affectation à un établissement hospitalier de l'armée avant le départ pour l'Europe. Si les volontaires de l'A.R.C. jouissent d'une certaine autonomie face à l'autorité militaire, celle-ci se révèle la plupart du temps purement théorique. Ces personnels doivent se soumettre et accepter les règlements militaires, car ils ne sont bien souvent que tolérés par les chefs de corps. Ce n'est fort heureusement pas le cas dans tous les hôpitaux du *Justice Group*.

Les activités de l'A.R.C. ne concernent pas uniquement le confort et le divertissement des patients et du personnel hospitalier, mais aussi la fourniture de petites attentions que les règlements militaires ne prévoient pas, car jugés inutiles, voire futiles. Les activités sont ainsi de deux ordres et menées par deux branches de personnels distinctes :

- les personnels opérant uniquement à l'intérieur des locaux hospitaliers et chargés de divertir blessés et malades alités *(Searchers)*,
- les personnels chargés de divertir les patients en état de marcher et le personnel hospitalier *(Hut Workers)*.

Les *searchers* (prononcer sirtchers) visitent les salles pour divertir et réconforter malades et blessés. Ce sont eux qui écrivent les lettres, lisent les journaux et magazines pour les plus atteints. En cas de décès du patient, il leur appartient de transcrire les circonstances de la mort. Le dossier est ensuite envoyé au quartier général de la Croix Rouge, lequel contacte à son tour les familles. Les *searchers* dressent les listes des nouveaux admis, également transmises au QG de l'A.R.C. Dans le cas particulier des disparitions *(Missing in Action)*, ils examinent les dossiers militaires des soldats manquants afin de déterminer si, à un moment ou à un autre, ils avaient fait l'objet d'interventions médicales.

Ces personnels d'hôpitaux montent des divertissements souvent improvisés (mener des musiciens de salle en salle). Enfin, ils distribuent les petits objets fournis gracieusement par l'A.R.C. Les fournitures les plus demandées sont les cigarettes, bonbons, confitures, tabac à fumer. Chaque patient a droit à son paquet de cigarettes, sauf, bien entendu, ceux soignés pour pneumonie et les gazés. Dans la grande majorité des cas, le patient est amené directement du front, avec seulement l'uniforme qu'il porte. C'est alors que le *searcher* entre en jeu pour fournir, au blessé, tout ce dont il peut avoir besoin : brosse à dents, dentifrice, tout le nécessaire de rasage, savon, serviettes, peigne, brosses diverses, mouchoirs, sous-vêtements, chaussettes, pull-overs,

Les tout premiers *searchers* du *Justice Group* apparaissent à l'hôpital d'évacuation 1 *(Evac. 1)*. Il s'agit de femmes volontaires; d'abord Mary G. Brownwell (jusqu'en septembre 1918), puis Lucy O. Mather.

Les *hut workers*, quant à eux, organisent les activités de plein air (éducation physique) et celles dispensées dans des locaux spécialement aménagés par la Croix Rouge (lecture, jeux de société). Ils se chargent, naturellement, de leur décoration et confort. Malheureusement, le complexe de Toul est bien plus petit que ceux d'Allerey (Saône-et-Loire), Mesves-sur-Loire (Nièvre) ou encore Rimaucourt (Haute-Marne), et aucun local n'est prévu pour le divertissement des hommes. Certains responsables d'hôpitaux, aussi brillants soient-ils, ne souffrent pas la présence des personnels et l'existence des activités de la Croix Rouge, jugées aussi inutiles qu'envahissantes. Ce dernier point est, cependant, justifié, car les hôpitaux sont largement surchargés ou à la limite de leur capacité. Il faut donc se résoudre à utiliser des moyens de fortune, à savoir aménager des baraques ou écuries, ou encore utiliser des tentes pliantes ou tentes Besseneau. Carter Harrison passe ainsi commande de plusieurs d'entre elles. Cependant, au bout de deux mois et demi, le dépôt de Dijon ne lui en fait parvenir qu'une seule [30]. Elle est installée dans la cour de la caserne du Luxembourg

30. Il se rendit compte, plus tard, qu'il en restait une bonne demi-douzaine. Harrison s'en prit violemment à l'incompétence des services de Neufchâteau.

abritant le *Base Hospital 82*.

Les *hut workers* doivent toujours être de bonne humeur, avoir un bon mot pour chacun des visiteurs, réconforter ceux des soldats qui ont le mal du pays, mais aussi canaliser les énergies et calmer les belliqueux. Ils doivent aussi redoubler d'imagination, par temps de pluie ou de neige, lorsque les activités extérieures sont rendues impossibles. Les hommes ont alors tendance à sombrer dans le désoeuvrement. Ils sont amenés à quitter leur quartier sans permission et chercher refuge dans les cafés de Toul où ils trouvent, généralement, chaleur, confort, relaxation et boissons... Ainsi, si les personnels possèdent quelques fonds, ils peuvent passer commande de fournitures à Toul et Nancy afin d'offrir toute une gamme de divertissements : jeux divers (jeux de dames, dominos, puzzles, *horseshoes* [31]), lecture de magazines et journaux [32], livres [33], pratique du chant et d'instruments de musique. Dans trois des hôpitaux, existe un petit orchestre composé de trois ou quatre soldats jouant de la guitare, du saxophone ou de la clarinette. L'écoute de disques est très prisée. Harrison fait en sorte que chacun des hôpitaux possède son gramophone et une douzaine de disques Pathé (les 78 tours français sont peu populaires auprès des *sammies* [34]). Dans huit des hôpitaux se sont créées des troupes de théâtre. Des estrades sont construites, là où la place le permet, généralement dans les grands réfectoires. Des danses sont organisées, une fois par semaine, et rassemblent environ 150 personnes. Les hommes de troupe s'y pressent afin d'y inviter les infirmières. Ils peuvent aussi requérir leur compagnie à l'occasion des *Tea Parties* au cours desquelles sont servis thé, chocolat chaud et *cookies*. Le personnel féminin hospitalier étant trop peu nombreux, il est fait appel, en de telles occasions, aux femmes oeuvrant dans les rangs de l'Armée du Salut et aux opératrices des Transmissions, surnommées les *Hello Girls*. Celles-ci n'hésitent pas à faire le voyage depuis Commercy, voire Neufchâteau. Les premières salles ouvertes à Toul par les *hut workers* comptent trois à quatre douzaines de services à thé, achetés, à prix raisonnable, dans les magasins de la ville. Ils sont cependant rapidement cassés, si bien que les boissons chaudes doivent être servies dans les quarts en fer de l'armée.

Peu de temps après son arrivée, Harrison entend développer les activités physiques et se procure des équipements de boxe, de baseball et de football américain; malheureusement, le ballon est rond et non ovale et les infirmières en prennent définitivement possession!

L'activité, de loin la plus populaire parmi la troupe, est la projection de films. Les séances ont lieu à 15 heures et 19 heures dans la "salle" de danse (en réalité une étable) aménagée au quartier Fabvier (hôpital 51). Les cadres de l'hôpital d'évacuation 1 ont pu récupérer un projecteur, généreusement cédé par les Allemands en retraite... Les deux cinémas de Toul sont assez fréquentés par la troupe, mais c'est tout de même le théâtre de la Comédie qui emporte ses faveurs puisque des matches de boxe et des rencontres de lutte y sont organisés, tous les lundis.

L'existence des *hut workers* n'a pas toujours été de évidente à Toul. Il existait, en réalité, une concurrence entre oeuvres de bienfaisance, laquelle n'était pas toujours empreinte de la plus grande fraternité. Harrison entretient ainsi de très mauvais rapports avec les représentants du Y.M.C.A. qu'il accuse de vouloir lui mettre des bâtons dans les roues à maintes reprises. Le

31. Littéralement : fers à cheval. Jeu traditionnel américain consistant à lancer des fers le plus près possible d'un pieu fiché en terre. Le joueur emporte la partie lorsqu'il réussit à faire passer l'encolure du fer autour du pieu.

32. Les quotidiens les plus distribués sont les éditions parisiennes du *Chicago Tribune*, du *New york Herald* et le *London Mail*.

33. Il faut aussi signaler que l'*American Library Association* organisait, depuis les Etats-Unis, l'envoi de livres. Des bibliothèques, parfois importantes, se constituèrent alors dans les camps et hôpitaux militaires américains.

34. Plus connus en France sous le nom de *Sammies* (soldats de l'Oncle Sam), les hommes de troupe américains étaient familièrement appelés *Doughboys* aux Etats-Unis. Prononcé en français "Dohboys", ce terme trouverait certainement son origine dans la campagne du Mexique de 1916. Les fantassins, postés le long du Rio Grande, étaient habituellement couverts de poussière blanche provenant de l'adobe, genre de terre battue. Les cavaliers affublèrent alors leurs rivaux de l'infanterie du surnom de "adobes", puis encore plus familièrement "dobies", puis "doughboys". Pour d'autres, le nom proviendrait du mot *doughnut* qui signifie beignet. Même si cette seconde hypothèse semble moins probable, on se souvient combien les soldats américains étaient friands de ces fameux beignets ronds, percés en leur milieu.

Y.M.C.A., quant à lui, accuse Harrison de violer les réglements en imposant des *hut workers* dans les hôpitaux et les cantines. Le *General Order No. 26*, publié par le G.Q.G, à Chaumont, le 28 août 1917, avait en effet défini les activités attribuées à la Croix Rouge mais aussi au Y.M.C.A. Il était convenu que cette dernière organisation se chargerait des programmes de divertissements et d'enseignement académique, alors que la première se consacrerait uniquement au soin des blessés et malades. La forte personnalité de Harrison, ainsi que sa renommée, lui valurent de ne pas être inquiété et de réaliser, grâce aux *hut workers*, un travail remarquable.

Le complexe hospitalier à Toul et sa région

Le vaste complexe hospitalier américain de Toul et sa région comprend 12 hôpitaux spécialisés. Il porte le nom de *Justice Group* et est dirigé par le lieutenant-colonel H. C. Maddux (1er septembre 1918 - 14 novembre 1918) puis le colonel Thornburgh du Corps Médical de l'Armée américaine. Le P.C. du commandant du Groupe est installé au sein du *Base Hospital 45*, dans l'aile sud du bâtiment ouest de la caserne La Marche. La création précipitée du complexe, correspond à la volonté de mettre en place toutes les installations nécessaires au traitement des milliers de blessés qu'allait inmanquablement entraîner la vaste offensive sur Saint-Mihiel. Des unités sanitaires américaines occupaient déjà certains bâtiments avant la mise sur pied du complexe. Un petit nombre de personnel volontaire de l'A.R.C. y avait alors été affecté, mais sans qu'existât aucune structure sérieuse organisant et administrant les activités de la Croix Rouge, déjà tout juste tolérées.

Base Hospital 45

Formé de personnels originaires de l'état de Virginie, le *Base Hospital 45* s'installe à Toul, le 21 août 1918. Il y prend ses quartiers dans les murs de la caserne La Marche et dans une annexe pour contagieux, située à une distance de 800 mètres. Il remplace ainsi l'Hôpital d'Evacuation 14, localisé dans le bâtiment central, l'Hôpital de Campagne 355 opérant dans le bâtiment est et, enfin, un hôpital français dans l'aile ouest. Il est commandé, successivement, par les lieutenants-colonels Alexander Williams, Stuart McGuire et le commandant John Nelson. D'importants travaux de plomberie et d'électricité doivent être entrepris dans les bâtiments de quatre étages du quartier. C'est le plus grand de tous les hôpitaux du Toulois. La cour étant immense, elle sert de parc pour les véhicules ambulances de presque tout le complexe et de lieu de "triage" des blessés.

La caserne La Marche accueille le *Base Hospital 45*. Tous les véhicules visibles sont des ambulances américaines
(History of the US Base Hospital 45).

Durant les premières semaines de son existence et pendant l'offensive de la mi-septembre (réduction du saillant de Saint-Mihiel) l'établissement fonctionne comme hôpital d'évacuation recevant les blessés directement du champ de bataille. Sa capacité totale est de 2 300 lits. Durant toute sa période d'activité, du 21 août 1918 au 29 janvier 1919, l'hôpital traite 17 438 soldats. 10 818 d'entre eux reçoivent des soins médicaux, 5 241 des soins chirurgicaux et 1 379 gazés sont admis. 350 décès y sont enregistrés. Le 29 janvier 1919, l'établissement quitte Toul pour les Etats-Unis; il est alors relevé par le *Base Hospital 82*, déjà installé à Toul depuis le 27 septembre.

Type d'infirmier du complexe de la Justice : infirmier Lee S. Lingan du *BH 45*, service de chirurgie, photographié le 20 août 1918
(Collection C. Téton).

Lorsque Carter Harrison arrive à Toul, en octobre 1918, il trouve un seul *searcher* affecté au *BH 45*, miss Stella Weyer de Washington (Pennsylvanie) pour s'occuper de 2 300 patients et 300 infirmiers et infirmières. Cette situation est jugée amplement suffisante par le chef de corps, à la grande stupéfaction et colère du nouvel arrivant. En décembre 1918, miss Weyer est remplacée par miss Eleanor Sanger de Cambridge (Massachusetts). Cette dernière est transférée au *BH 51*, en tant que *hut worker*, lorsque le *BH 45* est relevé par le 82.

Base Hospital 51

Commandé par le lieutenant-colonel Frederick Tucker puis par le lieutenant-colonel Daniel Hoyt, le *Base Hospital 51* s'installe à Toul, le 27 août 1918, dans la caserne Fabvier, quartier de la Justice. L'organisation des services du Corps Expéditionnaire [35] nous apprend qu'il est, à un moment donné, techniquement rattaché au *Service of Supply* [7] mais, malheureusement, sans aucune autre précision. Les premiers patients sont admis dès le 5 septembre, alors que les équipements et les infirmières n'ont pas encore atteint Toul. Il fonctionne, tout d'abord, comme hôpital d'évacuation, recevant les blessés directement du front par ambulance. La dizaine de bâtiments peut procurer une capacité de 2 000 lits. Jusqu'à sa fermeture, le 31 mars 1919, l'établissement aura traité 12 505 blessés et malades. 8 670 ont reçu des soins médicaux, 3 201 des soins chirurgicaux, 308 ont été soignés pour des blessures consécutives aux gaz et, enfin, 296 cas neurologiques ont également été admis.

Base Hospital 55

Commandé successivement par les lieutenants-colonels Damen B. Pfeiffer (dont l'aide fut très appréciée par l'A.R.C.) et F. G. Balch, il arrive à Toul le 25 septembre 1918. Il s'installe dans la caserne Thouvenot, située à environ un kilomètre de Toul, vers Ecrouves. Le 55 occupe plusieurs bâtiments en pierre d'un seul étage et monte un certain nombre de tentes pour atteindre une capacité totale de 1 600 lits. Du 1er octobre 1918 au 31 mars 1919, date de sa fermeture, l'hôpital traite 4 459 patients, dont 3 815 reçoivent des soins médicaux, 161 des soins chirurgicaux et admet 483 gazés.

Jusque là affectée au *BH 55*, miss Gladys Harrison de Minneapolis (Minnesota) cède, en décembre 1918, son poste de *searcher* à miss Mildred Eddy, de New York. À la même époque, miss Helen Walcott, de Washington, rejoint le 55 comme *hut worker*. Le frère de celle-ci, Benjamin Walcott, fut tué en combat aérien, le 12 décembre 1917, alors qu'il servait au sein de l'escadrille française Spa. 84. Cet événement tragique décida de son engagement dans la Croix Rouge Américaine pour servir en Europe.

35. Order of Battle of the United States Land Forces in the World War, American Expeditionary Force ** General Headquarters, Armies, Army Corps, Service of Supply and Separate Forces. United States Government Printing Office, Washington, 1937, volume 2, 412 pages.

Base Hospital 78

Commandé par le lieutenant-colonel David A. Cracker, plutôt bien disposé à l'égard de la mission de Carter Harrison, il arrive le 23 septembre à Toul. Il y occupe, à la Justice, la caserne Perrin-Brichambault autrefois occupée par le 1er Régiment du Génie français. La gare se tient juste entre cet hôpital et les limites de la ville. D'une capacité totale de 2 000 lits, il fonctionne à ses débuts comme un hôpital d'évacuation recevant du front les blessés des différents hôpitaux de campagne et antennes mobiles. Il avait été à l'origine conçu pour dispenser uniquement des soins chirurgicaux. Cependant, de très nombreux cas de grippe espagnole y sont admis au cours de l'automne 1918. Jusqu'à sa fermeture le 10 avril 1919, le 78 reçoit 5 941 patients.

_BH 78_, caserne Perrin-Brichambault, Carter Harrison rédige une lettre pour le compte d'un soldat blessé *(photo US Signal Corps, With the American Red Cross in France).*

Il est décidé que l'une des extrémités du grand réfectoire doit être réservée à la Croix Rouge. La pièce, ainsi créée, est séparée du reste de la grande salle par des bâches. Deux poêles y sont installés. La direction du local est confiée à miss Mayne Anderson, originaire de Erié, en Pennsylvanie. Très imaginative, débrouillarde et efficace, elle connaît son heure de gloire lorsqu'elle parvient à inviter à dîner la propre fille du Président Wilson, Margaret Wilson, venue donner un concert à la 2me Armée sous les auspices du Y.M.C.A. Le local est comble et l'on se bat pour l'apercevoir. En février 1919, miss Anderson est remplacée par miss Nina Gaither, de Baltimore, transférée depuis le complexe de Mesves-sur-Allier. À la fermeture de l'établissement, cette dernière rejoint un hôpital de campagne de la 7me Division d'Infanterie, installé à Mars-la-Tour.

Base Hospital 82

Commandé par le lieutenant-colonel A. C. Burnham puis le lieutenant-colonel C. S. Wilson, il arrive à Toul le 27 septembre 1918, pour s'installer dans les murs de la caserne du Luxembourg, juchée sur une colline, de l'autre côté de la Moselle, au-dessus de Dommartin (la Croix Rouge y était déjà présente et sa contribution au bon fonctionnement de l'hôpital fut des plus importantes). Burnham est d'une coopération exemplaire. Cette conjonction d'efforts est un véritable succès puisque, ouvert depuis à peine le 29 septembre, l'établissement traite déjà 1 050 patients. La capacité initiale de 1 500 lits est, plus tard, portée à 1 800 et même à 2 000, pour un personnel total d'environ 200 personnes. Le 29 janvier 1919, le 82 quitte la caserne du Luxembourg pour la caserne La Marche afin d'y remplacer le *Base Hospital 45* en partance pour les Etats-Unis. Jusqu'au 31 mars 1919, date de sa fermeture, le 82 traite 7 725 cas.

Un local de la Croix Rouge (la fameuse tente prove-

Infirmiers du *BH 82* , après leur transfert dans les murs de la caserne La Marche, anciennement occupée par le *BH 45*
(Collection de l'auteur).

nant de Dijon) y est installé mais aucun personnel n'a été prévu. Après bien des péripéties, miss Fanneal Harrison, d'Atlanta, en Géorgie, y demande son transfert. Elle avait déjà dirigé plusieurs cantines en France. Miss Reed (*hut worker*), lui est déléguée en tant qu'adjointe. L'arrivée de ces deux personnes, formidables organisatrices, est heureuse car elles ne ménagent pas leurs efforts afin de développer les activités au sein de l'hôpital. Pièces de théatre dramatique, concerts et danses se succèdent, dès lors, à intervalles réguliers. Le local est constamment encombré de soldats.

Le 82 vient à occuper les installations du *Base Hospital 45* lorsque ce dernier est rapatrié à la fin de la guerre. Ceci ne se fait pas sans cocasseries. En effet, quand il fallut remonter la tente de la Croix Rouge, les ouvriers français en furent bien incapables. Il fallut donc trouver un charpentier qui avait déjà eu l'expérience de ce type de matériel. Plusieurs semaines furent perdues, pendant lesquelles les services de la Croix Rouge ne purent être dispensés, en tous les cas, de façon normale. La situation s'aggrava avec le départ brutal de miss Harrison et miss Reed, très probablement agacées par tout ce désordre. Elles furent remplacées par miss Ethel Hurley, de Chicago, en provenance de Contrexéville.

Miss Eleanor Sanger, qui fait office de *searcher* quitte le *BH 45* au moment de la relève par le 82 pour gagner le *BH 51*. Elle est alors remplacée par miss Jessye Branscomb, de Jacksonville, en Floride. À la fermeture de toutes les installations, avec trois autres volontaires, elle part, à la suite du contingent français, en Pologne alors attaquée par les Bolchéviques. Elles y sont toutes les quatres décorées de la Croix de Guerre.

Base Hospital 87

Commandé d'abord par le lieutenant-colonel R. D. Harden puis par le lieutenant-colonel O. H. Campbell, le 87 arrive à Toul, le 8 octobre 1918. Il s'agit, en réalité, d'un ensemble composé de deux hôpitaux séparés, le 87 A et le 87 B. Le premier a, pour spécialité, de traiter les combattants gazés, le second est un établissement neurologique, recevant les soldats souffrant de troubles nerveux graves. Le 87 A s'installe dans des locaux de la caserne La Marche, d'une capacité de 1 000 lits. Le 87 B, quant à lui, occupe

Types de volontaires de la Croix Rouge Américaine ; à gauche, miss Eleanor Sanger (*BH* 45 puis *BH* 51) et miss Margaret Dismorr (*BH* 87) à droite

(With the American Red Cross).

unepartie de la caserne Fabvier et présente une capacité de 700 lits. Après l'armistice, il perd sa spécialité neurologique pour ouvrir un département d'urologie. En mars 1919, le 87 B ferme ses portes. Le reste des effectifs du *Base Hospital 87* reprend les locaux et patients du *Base Hospital 82*, caserne La Marche. Jusqu'à sa fermeture, le 26 avril 1919, 7 431 patients sont admis, 5 718 pour des soins médicaux et 630 pour des soins chirurgicaux. 1 803 soldats gazés y sont soignés.

Bien qu'une distance de 200 mètres sépare les deux hôpitaux, Neufchâteau n'a pas cru bon d'affecter à chacun au moins un *searcher*. Une seule personne s'occupe, en réalité, de ces deux établissements à la fois. Il s'agit de miss Edna Corbet, de Topeka, Kansas. En décembre 1918, Harrison décide de confier exclusivement le 87 A à miss Corbet et d'affecter une Anglaise, miss Margaret Dismorr, au 87 B. Cette dernière réussit le tour de force d'y créer une bibliothèque de plus de 1 000 volumes.

Base Hospital 210

D'abord commandé par le lieutenant-colonel B.F. Alden, il est ensuite dirigé par le commandant Guy R. Aud. Installé dans la caserne Ney, sur une hauteur, au-delà du faubourg Saint-Epvre, il est constitué le 1er novembre 1918, afin de doubler la capacité du complexe de Toul, par anticipation de la grande offensive au sud de Metz. L'offensive n'aura pas lieu et l'hôpital ne reçoit que des convalescents. Le personnel est très largement composé de patients remis sur pied provenant des autres établissements du *Justice Group*. Les neuf bâtiments de la caserne procurent une capacité de 3 500 lits, mais les installations doivent être sensiblement améliorées, avant l'admission des premiers patients, le 4 novembre. Jusqu'au 31 mars 1919, le *Base Hospital 210* traite 5 845 patients. Le 1er avril, il reprend les locaux et les patients du *Base Hospial 78*, rapatrié sur les Etats-Unis. Le 9 juin, il reçoit l'ordre de rapatriement.

Carter Harrison ne peut faire affecter, au *BH* 210, qu'une seule *hut worker*, miss Janet McKellar, provenant du Evac. 1. Le chef de corps de l'époque, qui n'était pourtant pas originaire du Sud ségrégationniste, affecte deux salles aux activités de la Croix Rouge, l'une réservée aux personnels blancs, l'autre aux personnels de couleur. Il s'agit du seul cas de ségrégation raciale à Toul. Cette situation crée, à plusieurs reprises, des incidents et la police militaire est obligée d'intervenir. Ce sont les Noirs qui font le plus souvent les frais de la répression. Le départ du chef de corps ne permet en rien, à miss McKellar, d'instaurer la mixité dans les locaux, car il est promu adjoint du colonel Thornburgh, commandant du *Justice Group*. En l'absence de *searchers* au 210, il est décidé, le 19 mars 1919, que miss Mildred McConnell, *hut worker*, native d'Atlanta et provenant d'Allerey, vienne renforcer miss McKellar.

Evacuation Hospital 1

Il est dirigé par le colonel George H. R. Gosman, officier exemplaire, qui, lui aussi, est d'un grand soutien aux activités menées par la Croix Rouge qu'il juge tout à fait nécessaires. L'hôpital est installé dans la caserne Sébastopol, située à 3,5 km de Toul, en direction de Ménil-la-Tour. Sa localisation a été soigneusement étudiée en fonction de la proximité du théâtre d'opérations confié aux troupes américaines. Il s'agit d'y diriger les premiers blessés, sans perte de temps. Cet hôpital a, ainsi, été installé pour matérialiser le sommet d'un triangle équilatéral dont la base est constituée d'une ligne reliant Saint-Mihiel à Pont-à-Mousson. Le long de cette ligne, devait se développer la première offensive purement américaine : la réduction du saillant de Saint-Mihiel. L'hôpital possède son cimetière dans lequel ont été inhumés l'un des as de l'aviation américaine, Raoul Lufberry [36], ainsi que Hobie Baker, superbe athlète, issu de l'université de Princeton. L'unité reçoit son ordre de marche, en février 1919, et est momentanément relevée par l'Hôpital d'Evacuation 37.

Cette unité est la première du *US Medical Department* à recevoir un *searcher* en la personne de miss Mary G. Brownwell. Cette dernière ne reste que peu de temps pour être remplacée par miss Lucy O. Mather, de Hartford, dans le Connecticut. Celle-ci, en l'espace de six mois (septembre 1917-mars 1918), réalise un travail jugé sans pareil par le capitaine Harrison lui-même qui la nomme *chief-searcher*, avec pour tâche d'assurer la liaison entre les différents postes de la Croix Rouge et les services du commandant du *Justice Group*. La direction de la cantine (une écurie avant la guerre) de l'établissement, d'abord aux mains du YMCA, fut confiée à l'A.R.C., en la personne de miss Janet McKellar, de Kansas City, puis de miss Marion McFarlane, de Washington.

Evacuation Hospital 12

Cet établissement est localisé près d'Andilly, à l'est de Ménil-la-Tour, soit 10 km au nord de Toul. Dirigé par le lieutenant-colonel Horace D. Bloombergh (qui entretient de bons rapports avec Harrison), cet hôpital est en réalité une structure dite temporaire, composée essentiellement de tentes et de quelques baraques en bois.

Deux infirmières de la Croix Rouge, miss Catherine Wright et miss Mary Shannon Webster, y sont assignées, alors que les combats pour Saint-Mihiel font rage. Les troupes montant en ligne sont tellement

36. Un numéro spécial des Etudes Touloises a été consacré à la mémoire de cet as de l'aviation de chasse. Numéro 10, 1977.

Cantine du *Evacuation Hospital 12* à Andilly. Le soldat H. Rouvoldt, du 166th *Infantry*, obtient une tasse de chocolat chaud et le sourire de miss Mary Shannon Webster
(photo US Signal Corps, With the American Red Cross in France).

nombreuses qu'il faut vite se résoudre à établir une cantine au bord de la route, afin de les ravitailler, au moins sommairement. Une tente fait l'affaire, mais celle-ci n'était pas assez haute. Les hommes, casqués, croulant sous leur paquetage alourdi par la pluie, doivent se baisser pour y pénétrer. Ils peuvent, tout de même, tenter de se sécher auprès d'un poêle qui enfume bien vite la tente. Celle-ci est ouverte aux deux extrémités, permettant ainsi aux soldats de ressortir, une fois servis, sans encombrer l'entrée. Environ 6 000 hommes sont servis dans les tout derniers jours de la guerre. Après le 11 novembre, le trafic cesse et l'hôpital est définitivement fermé.

Mobile Hospital 3

Cette structure temporaire, dirigée par le colonel Henry C. Coe, est située près de Rosières-en-Haye, à 13 km de Toul, sur la route de Pont-à-Mousson à Metz. Coe entretient d'assez bonnes relations avec Carter Harrisson mais, malgré cela, aucun local de l'A.R.C. n'y est ouvert. L'établissement ferme peu de temps après la signature de l'armistice.

Mobile Hospital 39

Encore une structure temporaire, surnommée la *"Yale Unit"*, en raison de la présence, dans son personnel, d'un fort pourcentage de médecins, professeurs et étudiants de la prestigieuse université de Yale, dans le Connecticut. C'est le plus éloigné des hôpitaux placés sous la juridiction de Carter Harrison. D'abord installée à Vertuzey, à environ 25,6 km de Toul, juste un peu à l'écart de la route vers Saint-Mihiel, l'unité est transférée, après l'armistice, au nord-est de la cité Sammielloise, à environ 48 km de Toul, juste au centre d'une ligne Heudicourt-Chaillon. Il semble qu'aucun local de la Croix Rouge n'y ait été ouvert.

Contagious Hospital

Cet établissement, traite, comme son nom l'indique, les cas contagieux. Il est situé à 800 mètres des bâtiments principaux de la caserne La Marche. Lorsque le *BH* 45 arrive à Toul, le 21 août, il prend possession de l'annexe et y trouve 350 patients, 5 officiers, 30 infirmières et 60 hommes du rang. Tous ces personnels sont rattachés au *BH* 45. L'annexe est dirigée par le capitaine Roy C. Fravel. Le 1er octobre 1918, l'annexe devient hôpital indépendant. Il passe alors sous le commandement du capitaine Leonidas F. Barrier qui reprend les personnels qui s'y trouvaient à la date du 21 août. La date exacte de fermeture de l'établissement reste inconnue.

La cantine de la gare de Toul

L'armée décide de confier à l'A.R.C. la gestion des cantines dans les hôpitaux. Il est entendu que Carter Harrison gérerait les cantines dans les douze établissements du secteur de Toul, mais celui-ci s'y refuse. Il évite, ainsi, la confrontation certaine avec le Y.M.C.A. et le service de l'intendance qui acceptent mal de renoncer aux modestes profits que génèrent ces cantines. Harrison se contente ainsi d'administrer directement les cantines installées dans l'enceinte du *BH* 78 et du *Evac.* 1. Un *hut worker* est chargé de leur animation et se voit attacher les services d'un soldat, désigné par le commandant de l'hôpital.

Ce dont Carter Harrison est certainement le plus fier, pendant l'année et demie qu'il passe à Toul, est sans aucun doute l'oeuvre réalisée par miss Mary Vail Andress, de Sparta dans l'état de New York, à la tête de la cantine américaine de la gare de Toul. La création, le développement et la direction de la cantine sont qualifiés, par Carter Harrison, de *"la plus grande réussite de la Croix Rouge, en France, pendant les quatre années de guerre"*, et cela, même si les autorités parisiennes de l'A.R.C. l'ignorent totalement.

L'ancien Hôtel de la Gare transformé en cantine française, puis américaine. Elle sert également de maison de repos *(rest house)* pour les hommes de troupe *(photo US Signal Corps, With the American Red Cross in France).*

De sa propre initiative, miss Andress entreprend la création d'une cantine américaine à la gare de Toul. Aidée par une dizaine de volontaires de la Croix Rouge, elle commence par l'agrandissement d'une cantine française, *La Goutte de Café*, dont le bâtiment principal est l'ancien Hôtel de la Gare. Bien vite, la nouvelle cantine peut abriter des salles de lecture et d'écriture, des cabinets de toilette, mais aussi des dortoirs pouvant accueillir 400 lits (!) ainsi qu'un système élaboré de douches capable de servir une centaine d'hommes par jour.Considérablement transformée et agrandie, *La Goutte de Café* reçoit l'appoint de tentes dressées juste en face de la gare.

Carte postale montrant l'intérieur de la cantine de la gare *(Collection de l'auteur).*

Tente de la Croix Rouge Américaine installée en face de la gare *(Collection de l'auteur).*

Elles ont pour but d'accueillir les hommes descendant des trains-hôpitaux ou quittant Toul, pour rejoindre leur unité au front ou en occupation en Allemagne et Luxembourg, ou encore, plus tard, les zones de concentration des troupes, avant leur embarquement pour les Etats-Unis. On estime à 11 000 le nombre de soldats qui y sont accueillis, pendant la première semaine qui suit la signature de l'armistice. Pour ceux des hommes partant pour l'Allemagne, c'est la cantine de la "dernière chance". Selon Harrison, en effet, il n'y eut pas toujours de cantine entre Toul et Coblence, et le voyage en train durait une bonne quinzaine d'heures !

Les fournitures qui y sont distribuées proviennent des entrepôts de la Croix Rouge, des foyers américains, ainsi que des marchés locaux de Toul et Nancy. Café, chocolat, confitures, sandwiches, paquets de biscuits, hot-dogs sont vendus entre dix et cinquante centimes.

Intérieur de la tente située en face de la gare. Miss Mary Vail Andress, visible sur la gauche, accueille les soldats
(Collection de l'auteur).

On y trouve aussi des articles de toilette : lames de rasoir, savon, brosses à dents, et les sempiternelles cigarettes. Tous ces articles sont même, souvent, offerts aux *Doughboys* dont la solde n'avait pas été versée du fait de leur hospitalisation. Pour son remarquable travail et sa dévotion à améliorer le confort des convalescents ou des hommes quittant les hôpitaux, miss Andress est décorée de la *Distinguish Service Medal* par le général Bullard, commandant la 2me Armée américaine. Parce que la cantine resta toujours ouverte aux braves Poilus, les autorités militaires françaises lui remettent la Croix de Guerre.

Il convient de signaler, également, la petite mais impressionnante cantine du *Evac.* 12 à Andilly, ainsi que la spectaculaire cantine du carrefour de Flirey, dirigée par miss Blanchard Scott et miss Mildred Farwell. Détruite par un obus allemand, elle resta fermée pendant trois mois.

Le 11 Novembre 1918 et quelques autres événements marquants

Au soir du 11 novembre 1918, Toul vit une nuit unique dans son histoire, pleine de joie, d'allégresse, mais aussi d'espérance. Côté américain, les réjouissances commencent par la réunion du personnel médical, des convalescents et soldats de la garnison, rue Pierre Hardie, pour boire, trinquer à grand bruit, crier et chanter *"Finie la Guerre !"*. Organisées par la 2me Armée américaine, en présence de son commandant, le général Bullard, les festivités se poursuivent dans les rues de Toul, ainsi que sur la place de la République, où se massent Poilus et *Doughboys*. La fanfare de la 92me Division d'Infanterie américaine, composée de soldats noirs et d'officiers blancs, offre, aux soldats et à la population ravie, des airs de *ragtime*. Quelle révolution, cette musique, pour des oreilles françaises! La soirée se termine, sur les coups de neuf heures, avec le retentissement des hymnes nationaux. Cette nuit mémorable voit couler à flot vin et mirabelle... Les militaires français et américains envahissent les cafés (Le Chariot d'Or est très prisé par les personnels de l'A.R.C.) alors que les civils, gardant l'habitude du couvre-feu, rentrent chez eux. Un peu déçu de ne pas assister aux réjouissances prolongées des Toulois, Carter Harrison décide d'accompagner un groupe d'une dizaine de volontaires de la Croix Rouge afin de poursuivre les festivités à Nancy, le "Paris de l'Est". Mais tout est déjà terminé lorsque le petit groupe atteint la place Stanislas. Elle n'est pourtant pas tout à fait déserte, puisque quatre Poilus, bien émêchés et au pas bien hésitant, se laissant tromper par la moustache et les cheveux blancs de Carter Harrison le saluent maladroitement et lui lancent un tonitruant *"Mon Général !"*.

Quelques jours après la signature de l'armistice, Carter Harrison se dit frappé par une scène aussi insolite qu'irréelle. Il compte, en effet, pas moins d'une douzaine de canonnières, battant pavillon britannique et français, remonter le canal de la Marne-au-Rhin. Il décrit ces impressionnants monstres d'acier, exhibant, chacun, leur unique mais si menaçant canon de 150 mm, égarés à plus de 500 kilomètres de la mer.

Il convient de mentionner l'affaire du *Thanksgiving* 1918, qui vaut à Carter Harrison une très vive réprimande de la part de ses supérieurs. En effet, pour célébrer le premier *Thanksgiving* de la paix, Harrison décide de restaurer gratuitement les quelque 17 500 Américains de Toul, en leur servant canards, poulets et oies à défaut de dindes. Il en résulte, ainsi, une dépense faramineuse de 66 000 francs de l'époque. La réaction est rapide, mais est totalement inattendue, car elle ne condamne qu'une dépense de 1 750 francs destinée à l'achat de vin par l'hôpital des contagieux. Harrison est convoqué, sur le champ, à Neufchâteau où il est menacé d'un retour aux Etats-Unis.

Noël 1918 se passe très calmement et plus modestement puisque chacun des officiers, sous-officiers, infirmières et hommes de troupe, reçoit une paire de chaussettes en laine. L'une est roulée en boule, au fond de l'autre, afin de lui donner du volume. Elle est ensuite remplie de confiseries, noix, biscuits, cigarettes et autres gâteries. Pearman, correspondant du bureau parisien du *Chicago Tribune* souligne l'étonnante ressemblance entre Carter Harrison et le père Noël; il est en effet jovial, à l'aspect bien portant, à l'épaisse moustache et l'abondante chevelure blanche, distribuant les attentions aux soldats comme à des enfants. Les *searchers* sont chargés de décorer toutes les salles à l'aide de guirlandes de papier multicolore et en y installant des petits sapins de Noël, afin que les hommes les plus grièvement atteints puissent participer aux réjouissances, même de façon passive.

Le Noël 1918 laissera, à Carter Harrison, une image forte, celle de la messe de minuit à la cathédrale. Elle était tout illuminée par des festons d'ampoules à incandescence bleues, blanches et rouges. L'assemblée était composée, presque uniquement, d'hommes en uniforme et de femmes vêtues de noir. Harrison pouvait lire la peine et la douleur sur le visage de ces

Une salle du *BH* 45 décorée pour la fête de Noël *(History of the US Base Hospital 45).*

femmes aux yeux rougis. Ce qui aurait dû être une nuit de joie et de célébration de la Nativité, fut, en réalité, une nuit de profond recueillement. La majesté de la nef ajoutait en intensité à ces bouleversants instants.

Enfin, en mars 1919, sont organisés les championnats de boxe, toutes catégories, de la 2me Armée américaine. Les compétitions ont lieu, de façon inattendue, sur l'estrade du Théâtre de la Comédie. Ayant fait l'objet d'une forte publicité dans la troupe, l'événement est un incontestable succès.

Cependant, Harrison doit faire preuve d'imagination car le temps de paix mène les hommes à plus de désoeuvrement et à commettre, parfois, des actes répréhensibles (tapage nocturne, vol à l'étalage, bris de clôture, etc) qui suscitent, alors, incompréhension et indignation dans la population. Il multiplie les activités et tente d'organiser, en même temps, l'entretien des tombes américaines du cimetière de Ménil-la-Tour qu'il entend confier aux soldats. Pour ce faire, il prospecte les services d'un jardinier qui dirigerait la troupe et qui, le départ venu, pourrait poursuivre l'entretien. Sa recherche se révèle être un échec. Il est obligé de recourir aux conseils d'un prêtre, moyennant une petite somme débloquée par le siège de la Croix Rouge à Paris, pour les pauvres de la paroisse et pour les services d'un fleuriste. Harrison ne dit pas ce qu'il advient de cette histoire. Ce qui est certain, cependant, c'est que le Service des Tombes Américaines *(US Grave Registration Service)* lance, le 26 juillet 1919, un appel d'offres pour le gardiennage et l'entretien des 1 290 tombes de Toul.

La fin du *Justice Group* et le retour aux Etats-Unis

Même après la fin des hostilités, Toul demeure un important centre hospitalier américain. Les hôpitaux sont maintenus, alors que *Evac.* 1, *Evac.* 2 et les antennes mobiles 3 et 39 ferment. Le maintien s'explique, essentiellement, par la création de la toute nouvelle 3me Armée américaine, destinée à l'occupation en Allemagne. Pour ce faire, des têtes de pont sur le Rhin doivent être organisées. Toul apparaît, alors, comme la base arrière nécessaire jusqu'à l'installation de la nouvelle force d'occupation en Allemagne. Mais aussi, il faut pouvoir s'occuper des milliers de prisonniers allemands et autrichiens, mais aussi d'alliés, qui, à pied, gagnent la France depuis l'Allemagne. Ils sont surtout Russes et Italiens, mais aussi Belges et Britanniques. Ils sont démunis de tout, très souvent fatigués et malades, et nécessitent, parfois, une hospitalisation immédiate. Il apparaît, dans les différentes sources consultées, que ni la Croix Rouge ni le *US Medical Corps* n'avaient, en aucune manière prévu, la survenance d'un tel afflux.

Toul accueille aussi le quartier général de la 2me Armée américaine, et garde, par conséquent, une importance majeure dans le dispositif militaire américain. Les établissements sont donc maintenus afin de pouvoir traiter les patients issus de cette grande unité, en particulier ceux frappés de la fameuse et terrible grippe espagnole ou *Spanish influenza* (quarante-cinq décès sur soixante-dix cas traités au *Base Hospital* 78). Enfin, toute la région accueille des unités de sapeurs, pionniers d'infanterie et travailleurs, soumis aux dangers du "nettoyage" du champ de bataille.

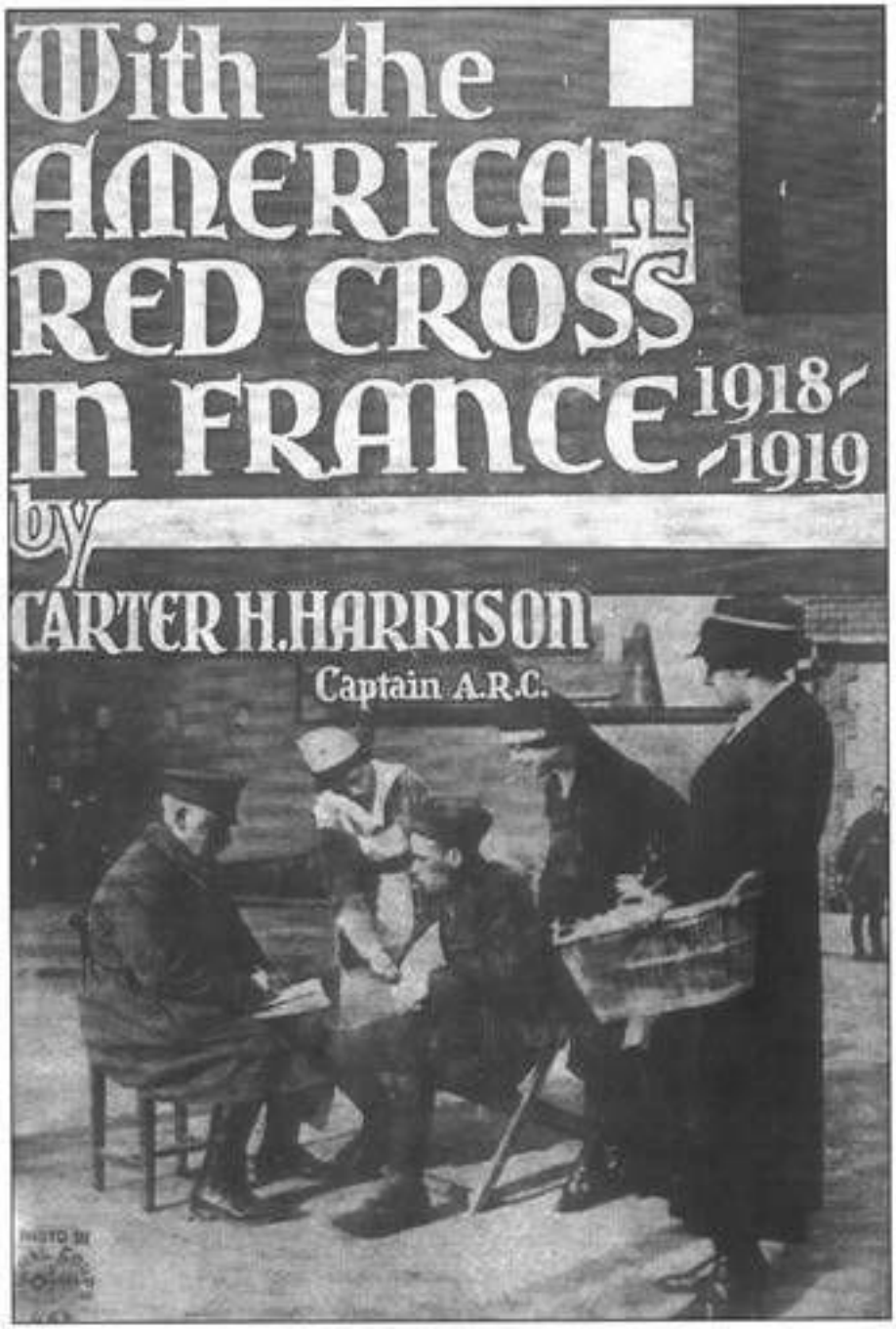
Les hôpitaux de la région touloise reçoivent, alors, les personnels des établissements qui ferment, en particulier, Vittel, Contrexéville, Bazoilles, Mesves, Allerey, ainsi qu'un grand nombre d'équipements et fournitures divers qui faisaient jusque-là défaut. Le maintien d'une telle activité à Toul, encourage le développement d'heureuses initiatives qu'il convient de signaler. Elles purent se concrétiser avec le concours de l'A.R.C. C'est, par exemple, le cas de l'oeuvre de miss Elizabeth Ash, volontaire de la Croix Rouge, qui ouvre une crèche et une maternité pour les femmes de Toul travaillant dans les usines [37].

Alors que les derniers établissements doivent fermer leurs portes courant avril 1919, Carter Harrison demande son départ pour les Etats-Unis pour le 1er avril. Le QG de Neufchâteau aimerait bien le retenir et lui propose le poste de chef de zone, à Toul, avec le grade de commandant. Harrison décline l'offre. Il déclare, sans ambages, qu'il en a plus qu'assez de la hiérarchie, surtout lorsque, dans celle-ci, se trouvent des personnages qui, bien loin des réalités du terrain, font éclater leur ignorance dans toute sa splendeur en multipliant critiques et récriminations injustifiées. Il est vrai que Neufchâteau s'est montré extrêmement peu coopératif vis-à-vis de Harrison, pendant toute la durée de son séjour, en ignorant superbement ses requêtes. Celui-ci n'a d'ailleurs jamais ménagé ses supérieurs. Il leur reproche, en particulier, d'ignorer totalement l'importance de Toul, eu égard au nombre d'établissements, de patients traités et des très nombreuses divisions d'infanterie qui transitent dans le secteur avant leur passage en Allemagne. Les remontrances et attaques verbales n'ont pas manqué des deux côtés.

Revenu à Chicago, Carter Harrison ne se présente plus à aucun mandat électoral, malgré les rumeurs d'une candidature aux sénatoriales du pays, en 1927. Ses mémoires de guerre sont rédigés, dès l'hiver 1919-1920, mais il lui semble, à l'époque, que leur parution passerait complètement inaperçue à l'heure où l'Amérique entend oublier la guerre et profiter du souffle des Années Folles. Mais, en novembre 1929, tout s'écroule avec le *crash* de Wall Street. En 1933, au plus fort de la dépression, Carter Harrison doit reprendre le collier afin de se procurer les revenus nécessaires pour survivre. Par ses contacts, il réussit, à 73 ans, à être nommé receveur des contributions directes pour le nord de l'État de l'Illinois. Il trouve, tout de même, le temps de

37. Ms. Ash est aussi responsable de l'ouverture d'hôpitaux, ainsi que de la création de la première unité de pédiatrie de la Croix Rouge pour le service en France. Une telle initiative est brièvement développée dans le remarquable ouvrage de Lettie Gavin, American Women in World War I, University Press of Colorado, 1997, 295 pages. Lettie Gavin conte l'histoire des femmes qui servirent dans les forces armées américaines et les oeuvres caritatives, aussi bien aux Etats-Unis que sur le front d'Europe.

publier, en 1935, une autobiographie dans laquelle il brosse sa vie d'homme public, ainsi qu'un portrait sans complaisance de la classe politique locale. De façon très étonnante, il n'y mentionne, qu'à deux très courtes reprises, son expérience en France. Il la résume, très modestement et non sans humour, de la manière suivante: *"Alors que je faisais mon devoir dans les rangs de la Croix Rouge, je passais les premières heures de chaque jour sur le siège avant d'une camionnette Ford d'une tonne et dépourvue de pare-brise, visitant douze hôpitaux dont le plus éloigné était distant d'environ soixante kilomètres..."*. En 1944, sa situation financière s'étant sensiblement améliorée, Carter Harrison démissionne de ses fonctions pour se consacrer à la relecture de ses souvenirs de la Grande Guerre. Ceux-ci sont finalement publiés en 1947, dans un ouvrage simplement intitulé: *With the American Red Cross in France, 1918-1919* (Avec la Croix Rouge Américaine en France).



Couverture du livre de Carter Harrison paru en 1947 *(Collection de l'auteur).*

La même année, il accepte de présider le Comité des Citoyens du Grand Chicago (*Citizen of Greater Chicago*), en soutien à la candidature à la mairie du démocrate Martin Kennelly.

Carter Harrison Junior s'éteint, le soir de Noël 1953, à l'âge de quatre-vingt treize ans. Même si des Chicagolais avertis se rappellent encore, aujourd'hui, de la famille Harrison, ils sont à cent lieues d'imaginer que l'un de leurs maires les plus populaires fut, il y a quatre-vingts ans, le représentant de la Croix Rouge dans notre bonne ville de Toul.

La famille de Carter Harrison, elle-même, ne possède presque aucun souvenir de cette période et regretta de ne pouvoir contribuer plus aux recherches en vue de la rédaction de cet article sinon par ses encouragements.

Carter Harrison reçoit la Légion d'Honneur des mains du Consul Général de France.
De gauche à droite : madame Harrison, A. Allais, président de l'Alliance Française de Chicago, amiral Wat Cleverius et le consul général René Weiler
(The Stormy Years).

Sources

American Women in World War 1- Lettie Gavin. University Press of Colorado, 1997, 295 pages.
Champions of Charity, War and the Rise of the Red Cross - John F. Hutchinson Westview Press, Boulder, CO.,1996, 448 pages.
History of the US Base Hospital 45 - ouvrage collectif dirigé par Joseph F. Geisinger. The William Byrd Press, 1924, 352 pages.
Les Américains en Meuse 1917-1918. Université de Nancy II. Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc, 1988, 151 pages.
Medical Department of the United States Army in the World War - Col. Joseph H. Ford, US Army, US Government Printing Office, Washington, 1927, deux volumes.
My Experience of War - John J. Pershing. Frederick A. Stockes Co., New York, 1931. Deux volumes: 400 et 435 pages.
Service with the Fighting Men, Account of the Y.M.C.A. in the World War - William Taft, Assoc. Press, New York, 1922, 475 pages.
The Stormy Years (oeuvre autobiographique) - Carter Harrison. The Bobbs-Merrill Co., 1935, 361 pages.
With the American Red Cross in France, 1918-1919 - Carter H. Harrison. R. Seymour Publisher, Chicago, 1947.
Order of Battle of the United States Land Forces in the World War, American Expeditionary Force ** General Headquarters, Armies, Army Corps, Service of Supply and Separate Forces, United States Government Printing Office, Washington, 1937. Volume 2, 412 pages.

L'Avenir Toulois, années 1918 et 1919. Archives Départementales, Nancy.

L'auteur exprime ses plus vifs remerciements aux personnes suivantes :

Jacques Fournier, de Clermont-Ferrand, sans l'aide éclairée et la patience duquel cet article n'aurait jamais été écrit. Lui-même, auteur d'articles très documentés, parus à plusieurs reprises dans les Etudes Touloises et grand amoureux d'histoire locale, a su prodiguer à l'auteur les encouragements nécessaires et procéder à la consultation des archives départementales à Nancy,

Philippe et Rose-Marie Dourthes de Lagney, pour leurs conseils, l'apport de leurs connaissances et leur disponibilité dans la consultation des Archives Départementales à Nancy,

Marc Rolin d'Essey-et-Maizerais, président de l'Association Lorraine d'Histoire Militaire Contemporaine (pour tout renseignement sur l' A.L.Hi.Mi.C., contactez Marc Rolin au 03.83.81.97.58), pour ses conseils,

Christian Téton de Paris, pour ses recherches au Val-de-Grâce et ses nombreux documents sur le sujet,

René Gilbert, ancien combattant de Verdun, et Georges Kauffmann, professeur d'histoire et de français, ses deux grands-pères, qui lui ont, à jamais, communiqué l'amour de l'histoire.

Appel de l'auteur aux lecteurs des Etudes Touloises

La famille de l'auteur est originaire du Toulois (Foug, Toul, Domgermain et Lucey). Les premières traces de la famille Gilbert apparaissent à Foug, à la fin du XIVme siècle (notaires en prévôté de Foug puis gardes du corps des ducs de Lorraine au XVIme siècle). L'auteur serait particulièrement reconnaissant à toute personne en mesure de l'aider dans ses recherches sur l'histoire de sa famille (qui continuent, malgré son installation aux Etats-Unis) et, en particulier, sur Charles Claude Erasme Gilbert (1822-1902), peintre, enlumineur et photo-graphe toulois, dont l'atelier était installé au 1, place de la Cathédrale, Claude et Julien Gilbert, tous deux peintres-verriers, qui participèrent, respectivement, aux travaux d'embellissement du château des ducs de Bar à Bar-le-Duc et de la chapelle Saint-Nicolas, en l'église Saint-Laurent de Pont-à-Mousson, au cours de la deuxième moitié du XVIme siècle et enfin, Emile Gilbert, dont le nom figure sur le monument aux morts de Toul. Depuis une quinzaine d'années, Michel Gilbert collectionne les documents photographiques, les témoignages et les souvenirs de la présence du Corps Expéditionnaire Américain en France pendant la Grande Guerre. Il est un des membres fondateurs de l'Association Lorraine d'Histoire Militaire Contemporaine.